

ELIAS ROBERT

A PARIS



Musée d'Estampes

Illustration de la couverture :

La *Composition musicale*. Théâtre de la Ville
Place du Châtelet.

Illustration de la dernière de couverture :

L'*Exécution musicale*. Théâtre de la Ville
Place du Châtelet.



Caryatides, Opéra de Paris
Pavillon de la façade latérale ouest

LA CARRIERE D'ELIAS ROBERT

Le souvenir de Louis-Valentin, dit Elias, Robert (Etampes, 1819 - Passy, 1874) reste attaché à sa ville natale bien que sa carrière de sculpteur se soit déroulée pour l'essentiel à Paris. Il a en effet indirectement contribué à la création du musée municipal d'Etampes lorsqu'à sa mort sa veuve a proposé à la Ville le don de l'ensemble des oeuvres, pour l'essentiel des esquisses et des modèles originaux en plâtre, qui se trouvaient alors dans l'atelier de l'artiste. Dès 1875, le musée, dont les oeuvres d'Elias Robert constituaient la partie la plus nombreuse et la plus intéressante, est ouvert au public au dernier étage de l'Hôtel de Ville.

On connaît mal les années de jeunesse d'Elias Robert et la naissance de sa vocation de sculpteur : seul un article quasi-hagiographique paru en 1876 ¹ nous informe sur le goût précoce pour les arts plastiques de ce fils d'un ferblantier-quincaillier de la rue Basse à qui son père aurait préféré inculquer, semble-t-il, l'amour du petit commerce. C'est donc contre l'avis paternel qu'Elias Robert serait allé à Paris étudier son art et les sources de l'époque le citent comme l'élève de deux des plus célèbres sculpteurs de la Monarchie de Juillet : Pierre-Jean David, dit David d'Angers (1788-1856) et James Pradier (1790-1852). Il aurait, à ses débuts, réalisé des ouvrages décoratifs (petits bustes, sujets de pendules ou de candélabres) notamment pour le fondeur Auguste-Maximilien Delafontaine. Mais à partir de 1845, année de sa première exposition au Salon, passage obligé des artistes en quête de notoriété, il se consacre surtout au portrait et à la sculpture monumentale.

C'est sous le Second Empire que se déroule l'essentiel de sa carrière. Il semble qu'Elias Robert ait été bien introduit dans les milieux bonapartistes, ce qui lui vaut des commandes de portraits, tels celui du ministre de l'intérieur, le comte de Persigny, réalisé en 1852-1853 ² ou celui, posthume, de Charles-Marie Bonaparte, père de Napoléon Ier ³. Mais surtout, Elias Robert profite de l'extraordinaire activité de l'urbanisme et de l'architecture suscitée à Paris par les travaux du préfet de la Seine, le baron Haussmann. Les constructions publiques qui se multiplient à cette période sont en effet l'occasion de passer commande à de nombreux artistes, et notamment à des sculpteurs, pour la décoration extérieure et intérieure de ces bâtiments : un grand chantier comme celui de l'Opéra met à contribution plus d'une centaine d'artistes de toutes disciplines pour des oeuvres dont le nombre, les dimensions et l'emplacement varient en fonction de la notoriété (ou des relations) de leurs auteurs.

Tout en se contentant généralement d'une place secondaire, Elias Robert a participé à la plupart de ces chantiers. C'est pourquoi une promenade dans Paris à la recherche de ses oeuvres sculptées est aussi une manière de découvrir l'architecture et la sculpture, si longtemps négligées ou décriées, du troisième quart du XIXe siècle et d'en comprendre à la fois l'intérêt artistique et le sens historique et politique ⁴.

GARE D'AUSTERLITZ, cour des départs, quai d'Austerlitz : *l'Agriculture et l'Industrie.*

Construite entre 1865 et 1869, la gare d'Austerlitz remplace "l'embarcadère d'Orléans" créé en 1838 lors de l'ouverture des premiers tronçons du réseau ferroviaire vers le midi. Réalisée par Louis Renaud (1819-1897), architecte de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, associé à l'ingénieur Charles Sévène, qui conçoit la grande halle équipée de fermes Polonceau articulées à six bielles de 51,20 m. de portée, cette gare est l'un des témoins de l'essor du chemin de fer en France dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Dans ce bâtiment essentiellement fonctionnel, la place accordée au décor, notamment sculpté, est peu importante. Les deux sculptures réalisées en 1867 par Elias Robert pour orner la cour des départs, côté Seine, en constituent le principal élément. Les allégories de *l'Agriculture* et de *l'Industrie* sont représentées sous la forme de deux femmes vêtues à l'antique, d'un canon assez trapu, différenciées par des détails de drapé, d'attitude et de physionomie afin d'éviter une symétrie trop monotone, et surtout par les attributs qui les caractérisent : ruche, charrue, gerbe et faucille pour *l'Agriculture* ; vase, maillet et locomotive pour *l'Industrie*. Ces sujets, qui symbolisent en fait la richesse de la nation, sont assez courants dans l'art de cette époque et leur traitement sous forme allégorique est également usuel. Seule la locomotive qui accompagne *l'Industrie*, par sa modernité et son adéquation au lieu, apporte une note d'originalité.



l'Industrie, Gare d'Austerlitz



Ecole des Mines, fronton

ECOLE DES MINES,

60 boulevard Saint-Michel : fronton (illustration p. 3 de couverture).

Ecole d'ingénieurs fondée en 1747, l'Ecole des Mines occupe depuis 1815 l'ancien hôtel de Vendôme, construit en 1707 le long des jardins du palais du Luxembourg. Sa façade sur rue est reconstruite en 1860-1863 par l'architecte Valet pour s'aligner sur le boulevard Saint-Michel qui vient d'être percé.

C'est à cette occasion qu'Elias Robert est chargé du décor sculpté de l'entrée principale. A la partie supérieure du portail, les écoinçons sont ornés de branches de chêne et de laurier auxquelles sont liés un maillet et un marteau. De part et d'autre du cartouche portant le nom de l'école (où l'adjectif "supérieure" a remplacé "impériale") des *putti* s'appuient sur un élément décoratif qui portait à l'origine le N napoléonien.

Le tympan du fronton courbe porte une iconographie complexe qui ne paraît pas avoir jamais été décrite avec précision et pour laquelle les documents d'archive font défaut. On y reconnaît trois figures allégoriques féminines qui pourraient être :

- au centre, l'*Etude*, assise sur un globe terrestre, un livre dans la main gauche, des couronnes de laurier dans la main droite ; à côté d'elle, une lampe à huile est posée sur une colonne ionique ;
- à gauche, le *Savoir*, entouré d'objets disparates où l'on reconnaît un soufflet et une cornue, un casque à cimier (emprunté à Minerve ?), une statuette, une boussole, un collier de perles tiré d'un coffre, un vase à deux anses ;
- à droite, le *Travail*, la main droite appuyée sur un pic de mineur, une lampe de mineur suspendue à la main gauche ; à l'arrière-plan, une machine à vapeur et, dans l'angle, une roue dentée et des mèches de perforatrice, dont une hélicoïdale. Les éléments rassemblés autour de cette dernière allégorie sont en relation directe avec les activités de l'école.

THEATRE DE LA VILLE,

(anciennement théâtre lyrique, puis théâtre Sarah-Bernhardt jusqu'en 1968), place du Châtelet : la *Composition musicale* et l'*Exécution musicale* (illustration p. 1 et 4 de couverture).

Le théâtre construit par Gabriel Davioud en 1860-1862 est partiellement détruit par un incendie pendant la Commune en mai 1871 et reconstruit sur les mêmes plans. Le décor sculpté extérieur se limite à deux médaillons de 1.60 m. de diamètre réalisés par Elias Robert pour la façade principale. Ils représentent, à gauche, la *Composition musicale*, sous la forme d'une femme drapée, couronnée de lauriers, tenant une lyre et un manuscrit ; à droite, l'*Exécution musicale*, couronnée de feuilles de chêne et jouant de la lyre. Ces sujets sont justifiés par le rôle primitif de théâtre lyrique et musical du bâtiment.

Face au théâtre de la Ville s'élève sur la même place le théâtre du Châtelet, également construit sur les plans de Gabriel Davioud en 1860-1862. Sur les dés de la balustrade de la terrasse se dressaient quatre statues hautes de 2,50 m., aujourd'hui disparues. Celle de gauche, le *Drame*, avait été réalisée par Elias Robert en 1863 : il était représenté sous la forme d'une femme "debout, la main gauche crispée, serr[ant] un poignard dans la main droite relevée sur sa poitrine" *. Trois autres figures représentaient la *Musique*, la *Danse* et la *Comédie*.





**FONTAINE SAINT-MICHEL,
place Saint-Michel : statue de la *Justice*.**



Fontaine
Saint-Michel

Construite en 1858-1860 par Gabriel Davioud (1823-1881), la fontaine Saint-Michel remplace une autre fontaine élevée en 1687 à l'emplacement de l'ancienne porte Saint-Michel et détruite lors du percement du boulevard Saint-Michel.

Le programme iconographique de cette fontaine monumentale - haute de 26 m. et large de 15 - peut être considéré comme une allégorie du pouvoir. Le groupe principal représentant *Saint-Michel terrassant le Dragon*, dû à Francisque-Joseph Duret (1804-1865), symbolise le bon gouvernement renversant définitivement le mauvais, grâce aux quatre vertus cardinales qui le dominent : la *Prudence*, la *Force*, la *Justice* et la *Tempérance* ; l'ensemble est équilibré par les allégories de la *Puissance* et de la *Modération*, placées de part et d'autre.

Elias Robert a été chargé en 1860-1861 de la réalisation de la *Justice*, deuxième figure en partant de la droite, en haut du monument, statue de bronze haute de 2.20 m., portant ses deux attributs classiques : le glaive et la balance.

TRIBUNAL DE COMMERCE, 1 quai de la Corse : la Loi.

L'édifice dû à Antoine-Nicolas Bailly (1810-1892), commencé en 1858, est inauguré en 1863. Auparavant, le tribunal de commerce se trouvait, depuis 1826, au premier étage de la Bourse, dans le palais Brongniart, mais le développement du commerce parisien au milieu du XIXe siècle, entraînant celui du nombre d'affaires à traiter, avait rendu trop exigus les locaux qui lui étaient affectés.

La façade du tribunal sur le quai de la Corse est ornée de quatre sculptures allégoriques : la *Fermeté*, la *Loi*, la *Justice* et la *Prudence*. La *Loi* (deuxième statue en partant de la gauche), réalisée par Elias Robert en 1863 et haute de 2,30 m. a pour attributs les Tables de la Loi, symbole d'origine biblique de la loi écrite et codifiée, et la main de justice, symbole d'origine royale du pouvoir judiciaire.



La Loi



Tribunal de Commerce

PALAIS DU LOUVRE, cour carrée : *Phryné*.



Palais du Louvre, *Phryné*

De la forteresse médiévale à l'actuel musée du Louvre, ce palais connaît au cours des siècles de très nombreuses destructions, reconstructions et transformations, avec une alternance de périodes d'activité intense et de quasi-abandon. Le Second Empire est une époque importante qui voit notamment l'achèvement, sous les directions successives de Louis-Tullius Visconti (1791-1853) et d'Hector Lefuel (1810-1881), de la réunion du Louvre et des Tuileries, ainsi que la mise en place d'un décor sculpté extrêmement abondant.

Dans la cour carrée, à l'est, dont les façades intérieures datent du XVII^e et surtout du XVIII^e siècle, mais que l'Ancien Régime avait laissées inachevées, des statues sont installées dans les niches restées vides jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Les niches du premier étage reçoivent des copies d'antiques mais pour celles du rez-de-chaussée des oeuvres originales sont demandées à de nombreux artistes. Chaque sculpteur reçoit commande d'une ou deux oeuvres, sans qu'aucun programme soit imposé : on y trouve des personnages de l'antiquité, des personnages mythologiques et des allégories. La dernière statue a été installée seulement en 1902.

Elias Robert reçoit commande d'une statue en 1857 et propose une *Phryné* qui est mise en place en 1860 (façade nord, quatrième niche en partant de l'angle nord-est). Il avait d'ailleurs présenté le même sujet au Salon de 1855 mais cette dernière statue n'ayant pas été retrouvée, on ignore si elle a servi de modèle pour la sculpture du Louvre ou s'il s'agit d'une oeuvre différente.

Phryné était une courtisane grecque du IV^e siècle av. J.-C., célèbre pour sa beauté et qui aurait été la maîtresse du sculpteur Praxitèle à qui elle avait servi de modèle. Traduite devant l'aréopage d'Athènes pour impiété, elle aurait été acquittée après que son défenseur, à court d'arguments, l'eut dévoilée devant ses juges.

Ce nu quelque peu lascif est exceptionnel dans la sculpture monumentale d'Elias Robert, généralement plus austère dans le choix de ses sujets comme dans leur traitement. Il peut être rapproché de certaines oeuvres de James Pradier, notamment une *Nysiá*, présentée au Salon de 1848⁶. Pradier avait également montré au Salon de 1845 une *Phryné* qui, dégrafant son vêtement dans une attitude beaucoup plus pudique, s'accordait mieux au sujet⁷.

PALAIS DU LOUVRE, cour Napoléon : *cariatides*, la Science et l'Industrie.

Contrairement aux façades de la cour carrée, celles de la cour Napoléon datent du Second Empire, même lorsqu'elles sont, sur le côté est, plaquées sur des bâtiments plus anciens. C'est dans cette cour que l'architecte Lefuel affirme son goût du décor omniprésent sur une architecture qui pastiche les styles du passé.



L'Industrie, Pavillon Colbert



Palais du Louvre, Pavillon Colbert

Elias Robert réalise plusieurs oeuvres pour la décoration de cette cour. Il crée tout d'abord, en 1854-1855, deux des *cariatides*, hautes de 4,20 m., qui ornent le pavillon Denon, au milieu de l'aile sud. Les autres paires de *cariatides* sont dues à Auguste Ottin, Jean-Louis Brian et Georges Jacquot : la cohérence de l'ensemble des quatre groupes indique la faible marge d'initiative qui avait été laissée à chaque sculpteur. La caryatide est un élément important du vocabulaire décoratif du Louvre depuis le XVI^e siècle. C'est aussi un poncif de la sculpture monumentale de la seconde moitié du XIX^e siècle, qu'Elias Robert lui-même réutilise avec diverses variantes dans de nombreux bâtiments publics.



Jacques Coeur, Palais du Louvre

Les allégories de la *Science* et de l'*Industrie*, hautes de 4 m., qui servent d'acrotères à la lucarne du pavillon Colbert, sur la façade nord, ont été réalisées par Elias Robert vers 1857. Elles sont figurées sous la forme de deux hommes assis dont la nudité est en partie masquée par d'amples draperies. La *Science* est un homme âgé dont les attributs sont un globe terrestre, un flambeau, un rouleau de parchemin et une chouette, empruntée à Athéna, déesse de la sagesse. L'*Industrie*, dans la force de l'âge, est assis sur une enclume et s'appuie sur un maillet ; derrière sa jambe gauche est placée une roue dentée.

PALAIS DU LOUVRE, cour Napoléon : *Jacques Coeur, Rabelais.*

Enfin, deux des "hommes illustres" qui rythment la balustrade sur les trois côtés fermés de la cour sont également dus à Elias Robert, qui en avait présenté les modèles au Salon de 1857. Il s'agit de l'écrivain François Rabelais (1494-1553) sur la façade nord (deuxième statue en partant du pavillon Turgot) et de Jacques Coeur (1395-1456), argentier et conseiller du roi Charles VII, sur la façade est (quatrième statue en partant de l'angle sud du pavillon Sully). *Rabelais*, coiffé d'une barrette et vêtu d'une soutane qui, bien que cachée par un ample manteau, rappelle son état ecclésiastique, a pour attribut une simple plume indiquant son statut d'écrivain. L'intérêt de la sculpture tient surtout à l'expressivité de sa physionomie. *Jacques Coeur*, qui présente un visage plus austère, est coiffé d'un chaperon et drapé d'un manteau qui couvre une lourde robe fourrée ; ses attributs sont un livre de comptes tenu dans la main droite et une cassette posée sur l'angle d'un meuble qui porte sur le côté ses armes et sa devise.



Rabelais, Palais du Louvre



Corbules, Opéra de Paris
Pavillon de la façade latérale ouest

OPERA, portail ouest, rue Auber : *cariatides* (illustration p. 2).

La construction de l'Opéra de Paris, décidée en 1860, est l'un des grands chantiers du Second Empire. Le concours d'architecture est remporté par Charles Garnier (1825-1898). Les travaux commencés dès 1861 sont interrompus par l'effondrement du régime impérial en 1870. Mais l'incendie en 1873 de la salle d'opéra de la rue Le Peletier relance les travaux et l'inauguration de la nouvelle salle a lieu en 1875.

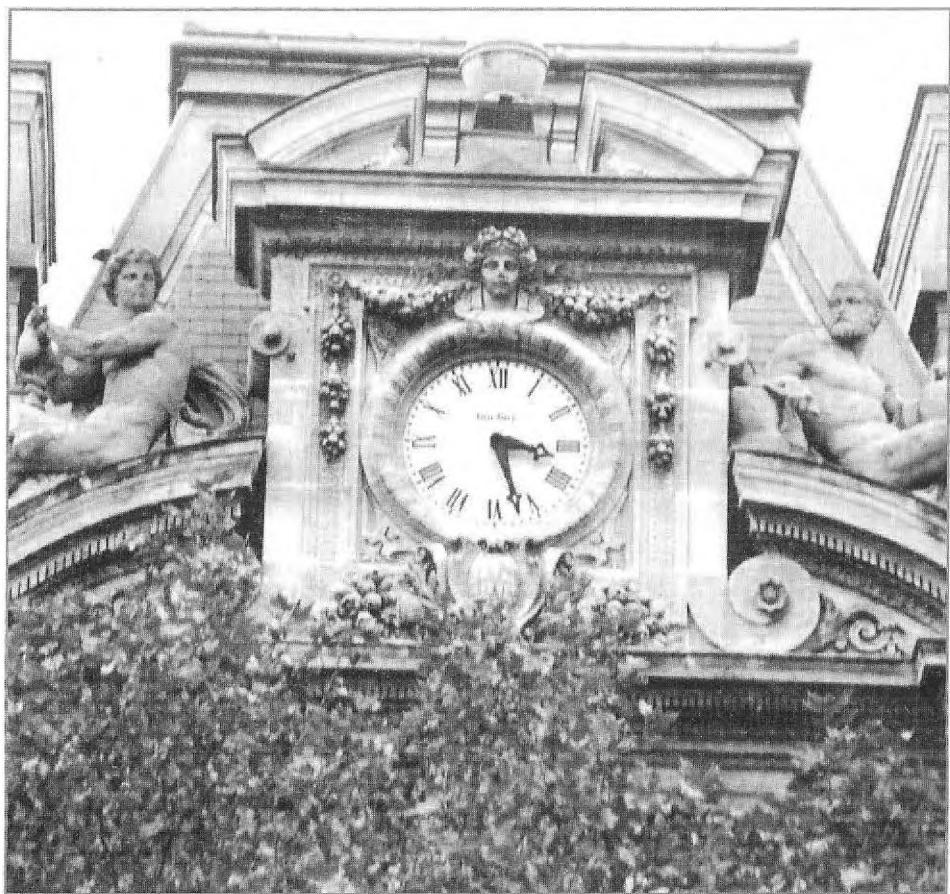
L'opéra comporte un très important décor peint et sculpté justifié par le caractère prestigieux et luxueux de l'édifice. Quelques oeuvres célèbres y figurent, telles la *Danse* de Jean-Baptiste Carpeaux, qui fit scandale, ou les peintures sur le thème de la *Musique* de Paul Baudry.

Elias Robert n'a pris qu'une place modeste parmi ces décorateurs puisqu'il s'est vu simplement confier les deux *cariatides* sud du portail ouest, celles du nord étant l'oeuvre de Mathurin Moreau (1822-1912). Les *cariatides*, au canon robuste, sont vêtues à la grecque d'un péplos et d'un himation. Le geste des palmes croisées au-dessus de la porte est élégant mais l'idée n'en revient peut être pas à Elias Robert puisque celles de Mathurin Moreau font le même avec des couronnes. Le projet d'Elias Robert est accepté en 1866 et les sculptures, hautes de 3,80 m. sont mises en place vers 1870.

MAGASINS REUNIS, 10 place de la République : *cariatides*, le *Commerce* et l'*Industrie*.

Le bâtiment des anciens Magasins réunis a été construit en 1866 par Gabriel Davioud. Le baron Haussmann avait imposé, pour assurer la monumentalité de la place, une construction symétrique à celle de la caserne Vérynes qui s'élève de l'autre côté de la rue du Faubourg-du-Temple. Ce bâtiment était destiné à abriter des commerçants indépendants vendant toutes sortes d'articles à des prix très bas.

Les *cariatides*, hautes de 2,65 m., qui encadrent la fenêtre centrale du dernier étage, sont beaucoup plus simples que celles des grands édifices publics et ne portent aucun attribut. Le *Commerce* et l'*Industrie*, de part et d'autre de l'horloge, sont personnifiés par les dieux antiques qui protégeaient ces activités : Mercure, à gauche, portant une légère chlamyde et le pétase ailé, s'appuie sur son caducée et tient une bourse, tandis que Vulcain, une simple draperie enroulée autour du bras, tient un vase dans la main gauche. Allongées sur les rampants courbes d'un fronton interrompu, ces deux figures se présentent comme un lointain écho des célèbres sculptures de Michel-Ange, le *Crépuscule* et l'*Aurore*, au tombeau de Laurent de Médicis à Florence.



Anciens Magasins réunis, l'Industrie et le Commerce



L'Industrie,
Conservatoire National des Arts et Métiers
(escalier)

**CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET METIERS,
292, rue Saint-Martin : l'Art et la Science,
Olivier de Serres, Jacques Vaucanson,
décor du plafond.**

Les bâtiments de l'ancienne abbaye royale de Saint-Martin-des-Champs sont affectés en 1798 au Conservatoire des arts et métiers qui avait été créé en 1794 à l'instigation de l'abbé Grégoire. Divers agrandissements et transformations ont lieu au XIXe siècle, notamment par l'architecte Léon Vaudoyer (1803-1872) qui a construit le portail sur la rue Saint-Martin en 1848-1850 et "modernisé" en 1860-1862 l'escalier à double révolution du vestibule, construit au XVIIIe siècle par Germain Soufflot.

L'Art et la Science qui encadrent le portail d'entrée sont personnifiés par deux femmes en costume antique qui diffèrent, selon le schéma habituel à Elias Robert, par des détails de gestes, de costume et de coiffure. Leur iconographie est très simple : l'Art tient un parchemin dans la main droite et des fleurs dans la main gauche tandis que la Science, la main droite soutenant le menton, tient une torche dans la gauche. Ces deux allégories symbolisent la vocation même de l'école. Datées 1851, elles sont une des premières commandes publiques adressées à Elias Robert.

Commandées en 1862 et 1864, les statues de *Olivier de Serres* et de *Jacques Vaucanson* ornent l'escalier modifié par Léon Vaudoyer en 1860-1862. Elles offrent aux élèves de l'école deux exemples illustres dans les domaines de l'agronomie - Olivier de Serres (1539-1619) y excella comme théoricien et comme praticien - et de la mécanique - Jacques Vaucanson (1709-1782) se rendit célèbre par ses machines industrielles et ses automates. Tous deux portent des costumes savamment reconstitués. Ils ont pour attributs le premier des livres qui évoquent les traités d'agronomie qu'il a rédigés, le second quelques éléments (roue dentée, mèche hélicoïdale) des machines qu'il a inventées.

Elias Robert réalisa également vers 1860-1861 le décor du plafond de cet escalier, notamment les figures des angles, mais ce plafond a été modifié par la suite et en particulier l'aigle impérial qui figurait au centre a disparu.

Notes :

- 1 - Romain CHAUDE, "Elias Robert et le musée d'Etampes",
Almanach d'Etampes, 1876, pp. 39-43.
- 2 - Musée Joseph-Déchelette, Roanne.
- 3 - Musée national du Château de Versailles.
- 4 - L'itinéraire proposé suit un ordre topographique
et non chronologique. Il permet un circuit pratique
et simple à pied ou par les transports en commun :
 - ① Gare d'Austerlitz, quai d'Austerlitz : l'*Agriculture* et l'*Industrie*
 - ② Ecole des Mines, 60 boulevard Saint-Michel : fronton
 - ③ Fontaine Saint-Michel, place Saint-Michel : la *Justice*
 - ④ Tribunal de commerce : 1 quai de la Corse : la *Loi*
 - ⑤ Théâtre de la Ville, place du Châtelet : la *Composition musicale*
et l'*Exécution musicale*
 - ⑥ Palais du Louvre, cour carrée : *Phryné*
cour Napoléon : *cariatides*, la *Science* et l'*Industrie*,
Jacques Cœur, *Rabelais*
 - ⑦ Opéra, rue Auber : *cariatides*
 - ⑧ Conservatoire national des arts et métiers,
292, rue Saint-Martin : l'*Art* et la *Science*, *Olivier de Serres*,
Jacques Vaucanson, décor du plafond
 - ⑨ Magasins réunis, 10 place de la République :
cariatides, le *Commerce* et l'*Industrie*
- 5 - *Inventaire des richesses d'art de la France*.
Paris, monuments civils, tome premier.
Paris : Plon et Cie éd., 1880, p. 285.
- 6 - Montpellier, musée Fabre.
- 7 - Grenoble, musée des Beaux-Arts.



Plan de Paris

Musée d'Estampes

Sculptures monumentales d'Elias Robert conservées en-dehors de Paris :

- **SAINT-CLOUD (92)**, parc de Saint-Cloud :

La France couronnant l'Industrie et les Arts.

Fronton de l'ancien palais de l'Industrie construit à Paris sur les Champs-Élysées en 1855 et détruit en 1897.

- **SAINT-GERMAIN-LES-CORBEIL (91)**, façade de l'église :

Christ en majesté entre deux saints.

- **ETAMPES (91)**, place du théâtre :

statue d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, cariatides de la salle du théâtre.

- **LIMOGES (87)**, place Jourdan :

statue du maréchal Jourdan.

- **LISBONNE (Portugal)**, place du Roccio :

monument à la gloire de l'empereur Pedro IV.

- **PHILADELPHIE (Pennsylvanie, E.-U.) :**

quatre groupes de cariatides de la façade de l'Académie de Musique.

Quelques éléments de bibliographie :

- Romain CHAUDE, "Elias Robert et le musée d'Etampes", *Almanach d'Etampes*, 1876, pp. 39-43.
- Paul CHEMETOV et Bernard MAREY, *Architectures à Paris, 1848-1914*, Paris : éd. Bordas, 1984.
- Jean COLSON et Marie-Christine LAUROA (dir.), *Dictionnaire des monuments de Paris*, Paris : éd. Hervas, 1992.
- Julia FRITSCH, "Elias Robert au musée d'Etampes", *Bulletin de la société d'histoire de l'art français*, année 1985, pp. 243-253.
- *Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris : monuments civils*, 4 vol., Paris : Plon et Cie éd., 1879-1913.
- Stanislas LAMI, *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XIXe siècle*, Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, 1921, pp. 148-152.
- Marie-France LEMOINE-MOLIMARD, "Le Décor extérieur du Louvre sous Napoléon III : la série des *Hommes illustres*", *Revue du Louvre* 1978, n° 5-6, pp. 374-379.
- Anne PINGEOT, "Le décor extérieur du Louvre sur la cour carrée et la rue de Rivoli (1851-1936). Iconographie de niche.", *Revue du Louvre*, 1989, n° 2, pp. 112-125.
- *La Sculpture française au XIXe siècle* (Catalogue d'exposition, Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 10 avril - 28 juillet 1986), Paris : éd. de la Réunion des Musées Nationaux, 1986.
- *La Sculpture. Méthode et vocabulaire*, Paris : Imprimerie Nationale, 1990.



Ecole des Mines, fronton

Catalogue conçu et réalisé par :

le Musée,

le département Culture et Patrimoine : *directeur Patrick Daguenei*,

le département de la Communication de la Ville d'Etampes

Texte :

Hervé Joubeaux

Photos :

Clément Wingler, Christine Fougereux

Impression :

Imprimerie Municipale d'Etampes

1ère édition - Mars 1998

Musée d'Etampes

